

Écoutez, lui dit-elle, j'ai bien de la peine et du regret à quitter Michel et toi ; mais il le faut pour vous deux, mes chères âmes, dont je suis, par la volonté du ciel, le père et la mère : tout ensemble. Console-moi, ne quitte pas ton frère, même des yeux, en mon absence, à moins qu'il ne soit avec Zolg ; ne le promène que dans la compagnie de ce brave serviteur. Tu sais que Marguerite ne peut jamais descendre ; ainsi, restez avec elle, et souviens-toi que je te laisse responsable de ce que j'ai de plus cher au monde, Michel et toi !

Rosa baisa cent fois sa mère après l'avoir écoutée, les yeux ardents et remplis d'une intelligence que sa mère jugeait au dessus de son âge. Elle hasarda pourtant un "mais, maman..." que madame de Senne interrompit pour lui dire avec une douce fermeté :

"Tu m'as promis d'oublier ce terrible mais qui revient trop souvent dans tes réponses. Il n'est pas admis chez les enfants ; ma fille, souviens-toi que mes ordres ne sont jamais que des preuves d'amour.

— Eh bien ! tu verras," répliqua Rosa en serrant la main de sa mère avec une grâce irrésistible.

Madame de Senne partit. Michel, qui ne la vit point à table à l'heure du repas, regarda par toute la chambre ; puis, il se dit comme à lui-même : "Demain, demain !" C'était la phrase qu'il jetait chaque soir aux écoliers ses amis. Il demeura triste jusqu'à l'autre *demain*, dont nous avons tant de choses à dire.

Ce jour-là Zolg, forcé d'aller jusqu'à Vincennes au devant de sa maîtresse, n'attela pas les chèvres ; il eut soin de recommander humblement à Rosa de ne pas quitter le seuil et de rester, jusqu'au retour de sa mère, auprès de la vieille gouvernante paralytique dont madame de Senne prenait un soin pieux.

Rosa, moitié triste, moitié caressante, regarda Zolg, et, comme ce n'était pas à sa mère qu'elle répondait, Rosa ne s'abstint pas de lui dire : "Mais, mon bon Zolg, je sais comme toi ce que j'ai à faire. J'aurai soin de Michel bien plus que de moi-même ; là, es-tu content ?"

Zolg, en tirant son chapeau s'en alla respectueux et confiant dans mademoiselle Rosa.

Pourtant, cette jeune fille pensa que, puisqu'elle était la seule maîtresse durant l'absence de sa mère, elle n'était pas obligée d'obéir aux serviteurs. Du fond de la grâce et des bonnes qualités de Rosa, il sortait parfois une sorte de volonté cavalière qui la portait au commandement. La vieille Marguerite ne gagna rien à lui rappeler les ordres de sa mère.

"Mais, Marguerite, repartit Rosa, donnant toujours honnêtement des raisons pour justifier sa résistance, maman n'aime pas Michel plus que je ne l'aime, j'en ai soin tous les jours. Il veut le grand air, ce pauvre Michel, et je vois bien comme il me regarde : je le descendrai donc, rien qu'un peu, ma bonne, au delà des buis de l'enclos, j'y suis très-décidée."

Marguerite, fâchée, mais subjuguée par l'air de petite reine absolue qui perçait dans l'attitude de Rosa, reprit sa couture et se tut.

Dès lors, Rosa, très-affairée, prit seule le soin d'atteler les chèvres, les embrassant et les grondant tour à tour ; puis, faisant la petite maman, elle porta son frère jusque dans la calèche, qui ne tarda pas à sortir sous ses ordres. Ce fut pour elle un moment de triomphe inexprimable ; les chèvres, la calèche et Michel n'obéissaient qu'à sa prévoyance et à son amour, et sa joie était de montrer à tous si elle manquait d'amour et de prévoyance ! Tout marcha. Par un instinct de raison dont on ne croirait pas les chèvres susceptibles, n'entendant pas la voix prudente du vieux Zolg réprimer leur fougue, elles allèrent d'elles-mêmes moins vite et comme languissamment. Nul écolier ne parut ce jour-là : toute la bande joyeuse était occupée ailleurs. Une longue volée de poussière l'attirait au bord du chemin de l'Arc de l'Étoile. Le roi passait dans la grande allée qui y mène ; sa brillante livrée rouge, une foule de chevaux d'élite montés par des hussards à panaches flottants, retenaient les écoles rangées en haie pour lancer leurs cris dans l'air. Toute cette jeunesse brûlait de savoir ce que c'est qu'un roi vu de près.

Parmi les passants disséminés en petit nombre sous les arbres où restait Rosa, un pauvre s'approcha des enfants que tous regardaient avec intérêt. Rosa tendit au pauvre une petite pièce de monnaie, lui disant :

"Prenez cela, Monsieur, pour acheter du pain."

"Et du nanan !" ajouta Michel de l'air charmant et sérieux du conseil. Il fit sourire un vieillard en l'excitant à l'aumône, et le pauvre satisfait s'éloigna lentement, regardant tour à tour le vieillard et les enfants à la calèche. Était-il touché de leur grâce innocente ? Qui ne l'eût été en les voyant ainsi confiants et seuls !

La jeune fille parcourut moins de distance, il est vrai, mais elle

fit rôder les chèvres plus tard que d'habitude dans les allées voisines de leur maison. Cette promenade n'était animée par aucun des enfants qui la rendaient d'ordinaire si bruyante. Le roi, son escorte, les écoliers et les maîtres, tout avait successivement disparu. Michel s'en allait dormant à la volonté de ses chèvres et de sa soeur. Le vaste jardin était silencieux ; le cœur de Rosa commençait à l'attrister, tellement que toute grave et toute responsable du petit Michel, elle sentait tout à coup pressée de prouver à sa mère, qu'elle jugeait être de retour, que les choses n'avaient jamais si bien été que ce soir-là. Dans sa préoccupation, obligée de traverser un petit enclos dont qui se terminait par la loge du concierge, elle laissa devant le seuil la calèche où son frère était profondément endormi.

Quand Rosa redescendit, elle sautait joyeusement à la suite d'une dame qui la devançait avec empressement : cette dame en habit de voyage, rayonnant de bonheur et d'impatience, ne trouvait pas le courage de gronder Rosa sur l'acte d'indépendance qu'elle avait osé commettre. L'impétueuse Rosa venait de se pendre à son cou, et le petit Michel était saisi, puisque Rosa riait.

Rien qu'à voir aller cette dame au devant de Michel, on eût deviné que c'était sa mère. Ses bras s'ouvraient déjà pour le serrer et son âme pour le reprendre. Et Rosa disait : "Il dort, tu vas voir ! tu vas voir ! Et l'on va."

Où, la calèche est à la porte, mais elle est vide.

Pourquoi ? comment le faible enfant en est-il sorti ? Il ne marche pas seul depuis une chute qui a blessé son petit genou. A-t-il voulu descendre, lui si timide ? Est-il tombé ? Non ; pas un cri n'a été entendu, et quand les enfants tombent, ils pleurent. Celui-là pourtant moins que les autres, car il est d'une rare douceur et chacun de ses mouvements ressemble à une caresse. A travers l'indécise frisson qui parcourt son corps, la mère articule faiblement d'abord le nom de Michel ! Michel ! Puis, ne recevant aucune réponse, commence à élever sa voix effrayée, qui bientôt déchire l'air de ce nom cent fois répété : "Michel ! Michel ! Michel !" Pas de réponse. Rien n'a d'oreille, rien n'a de voix. Alors Rosa possédée de terreur ne pousse plus que des cris affreux. Zolg accourt épouvanté croyant, ne sachant vraiment pas ce qu'il croit, sinon qu'un grand danger menace ses maîtresses. Leurs traits bouleversés, la calèche vide lui racontent l'horrible événement. Ils n'ont plus à l'apprendre ; Michel a disparu. On appelle au secours ; on allume des flambeaux, on court jusqu'à la barrière, on interroge avidement au retour quelques rares promeneurs : ils n'ont rien vu, rien entendu, sinon les cris récents qui viennent de les attirer autour de cette maison pleine d'effroi.

Les heures sont dévorées en vaines recherches, en attente mortelle, en prières ardentes, en efforts de toute nature pour découvrir la trace du petit être adoré. Le tout en vain ! Quelle nuit pour la mère désespérée, pour Rosa immobile, saisie par moments de convulsions violentes, serrant avec frénésie les genoux de sa mère, criant à ceux qui veillent auprès d'elle : "J'ai fait un malheur ! Tuez-moi ! oh ! s'il vous plaît, tuez-moi !" Comme personne ne trouve de paroles pour la consoler et qu'elle se traîne en rampant vers sa mère, criant toujours : "Tuez-moi !" sa mère lui dit d'une voix brisée :

"Moi qui suis morte, ô ! ma fille, comment vous tuerais-je ?"

On craignit durant plusieurs jours pour la vie de cette jeune imprudente. Les écoliers attristés ne firent plus de bruit en passant devant la maison. Tandis que Rosa retenait sa mère au chevet de son lit, on vint, au nom du premier magistrat, demander de nouvelles instructions sur cette aventure fatale. Il est impossible de décrire le combat qui s'éleva dans le double désespoir de la mère. D'abord elle se précipita vers l'escalier, croyant qu'elle seule pouvait éclairer la justice et lui bien peindre son enfant ; puis s'attachant tout à coup à la rampe, elle dit à Zolg qui la suivait : "Empêchez-moi de sortir ; si je ne trouvais pas Rosa vivante, je croirais m'être vengée d'elle en l'abandonnant à mon tour ; j'aime mieux mourir de douleur que de remords."

Zolg, qui savait les moindres détails et qui brûlait d'agir, se rendit en toute hâte à l'ordure du préfet, qui, heureusement, était très-humain et qui avait des enfants. Il reçut lui-même l'honnête serviteur et l'écouta très-attentivement. Toute la déposition de Zolg venant à l'appui de celle de sa maîtresse, fut enregistrée avec soin par un secrétaire qui regardait Zolg dans le blanc des yeux après chaque parole, et qui finit par se laisser gagner d'une telle émotion, en voyant ruisseler les larmes sur cette figure honnête, qu'il essaya des siennes pour écrire lisiblement les questions du préfet et les réponses de l'Allemand.

"Quel âge a l'enfant volé ?"

— Ah ! monsieur, l'âge des anges, quatre ans à peine.

— Ses noms et prénoms ?